

Roland Barthes casse les clichés – Le Monde, 26.08.2020. Disponible en :

https://www.lemonde.fr/series-d-ete/article/2020/08/28/roland-barthes-casse-les-cliches_6050245_3451060.html Accès en 06.09.2020

PORTRAIT « Le courage de la nuance » (6/6). Contre la pensée dogmatique, certaines figures du XXe siècle ont incarné l'audace de l'incertitude. Pour lutter contre la tyrannie des stéréotypes, l'auteur des « Mythologies » s'en remettait à la littérature et au langage amoureux.

Voici trois petits carnets, griffonnés au Bic ou au feutre. Sur l'un d'entre eux, des croquis témoignent de telle visite à Pékin ou de telle halte à Shanghai : un réservoir à céréales, les nattes d'une petite fille, la casquette d'un ouvrier... Et soudain ces mots qui disent l'exaspération : « *Etc. (J'en ai marre).* »

Au printemps 1974, Roland Barthes sillonne la Chine avec une délégation d'intellectuels français. En ces lendemains de Mai 68, le maoïsme transporte maints esprits parisiens. Au sens propre, puisque le régime balade ses thuriféraires de villages en usines pour leur apprendre à reconnaître la supériorité écrasante du « socialisme ».

Justement, Barthes étouffe. Ce grand dynamiteur de clichés, qui a connu un vaste succès populaire en France, vingt ans plus tôt, avec ses célèbres *Mythologies* (Seuil, 1957), est asphyxié par l'omniprésence de la propagande. Ses *Carnets du voyage en Chine* (Christian Bourgois/IMEC, 2009) en portent la trace. L'écrivain y consigne son sentiment de stérilité, l'impossibilité d'écrire et de désirer : « *Aucun mouvement du sexe* », constate-t-il, comme si la chape de plomb totalitaire réprimait non seulement la moindre insurrection, mais encore la plus modérée des érections. Aucun sourire en cet empire, aucune surprise non plus : « *Rien de l'incident, du pli, rien du haïku. La nuance ? Fade ? Pas de nuance ?* »

Pas de nuance, mais partout ce « *dragon* » contre lequel Barthes aura lutté jusqu'à sa mort, en 1981 : la tyrannie du stéréotype. Pour décrire celui-ci, Barthes utilise l'image de la « *brique* ». A cette langue massive, qui est celle de l'idéologue, il oppose la « *bouffée* » de langage, dont le modèle est la parole amoureuse, à la fois déclarative, chancelante et éparpillée : « *Là où tu es tendre, tu dis ton pluriel* », peut-on lire dans *Fragments d'un discours amoureux* (Seuil, 1977), ce chef-d'œuvre qui est aussi un best-seller. Le destin de la langue, donc de l'humanité, se joue dans la dialectique de la brique oppressive et de la bouffée anarchique. Barthes a pu le vérifier au cours de son périple chinois : autant l'idéologie triomphante lui donne la migraine, autant sa mise en échec le met en émoi.

« Je veux vivre selon la nuance »

Certes, lui-même s'est parfois laissé aller à des formes de dogmatisme. Les textes qu'il publie au cours des années 1950 sont marqués par une lecture marxiste un brin schématique. Et, lors de la tonitruante controverse qui l'oppose au professeur Raymond Picard, en 1965-1966, à propos de Racine, Barthes ne fait pas toujours preuve d'une parfaite amabilité : s'autorisant quelques amalgames teigneux, il va jusqu'à assimiler Picard et la « *critique universitaire* » à l'extrême droite... En privé,

Roland Barthes casse les clichés – Le Monde, 26.08.2020. Disponible en :

https://www.lemonde.fr/series-d-ete/article/2020/08/28/roland-barthes-casse-les-cliches_6050245_3451060.html Accès en 06.09.2020

du reste, Barthes gardera la dent dure tout au long de sa vie, n'hésitant pas à qualifier tel collègue de « *con* », tel film de « *merde* »...

Et pourtant. A partir des années 1970, le sémiologue fait de la nuance un souci constant et une méthode active. « *Je veux vivre selon la nuance* », proclame-t-il. Tenir bon sur cette aspiration, c'est s'en remettre à la littérature. « *Maîtresse des nuances* », la littérature est gardienne de la pluralité, elle permet de se soustraire aux manichéismes de ceux qui voient le monde en noir et blanc... « *J'entends sa voix me disant de mettre un peu de couleur* », notait Barthes dans le bouleversant *Journal de deuil* (Seuil, 2009) tenu après la mort de sa mère.

Lire aussi « [Carnets du voyage en Chine](#) » et « [Journal de deuil](#) » : Roland Barthes ose le cliché

Chez Barthes, l'amour de la nuance est indissociable de cette figure maternelle auprès de laquelle il a grandi à Bayonne, son père ayant disparu sur le front de la Grande Guerre. Nuance visuelle : le souvenir d'Henriette est associé à la douce lumière du Sud-Ouest, gage d'équilibre. Nuance musicale, également : jusqu'à la fin, Barthes a joué du piano auprès de sa mère adorée. Peu à peu, le corps-à-corps avec l'instrument devient un outil de résistance à toute position de surplomb : Barthes décrit la musique comme « *le degré zéro de tous les systèmes de sens* », la vibration qui échappe aussi bien à la violence des stéréotypes qu'à la toute-puissance des concepts.

Miner les jugements tout faits

Or telle est bien l'obsession de Barthes, ce qui rend son héritage encore si subversif aujourd'hui, dans le vacarme des certitudes assénées, des ennemis jurés : rêver un discours qu'on pourrait tenir sans l'imposer, inventer une parole qui viendrait miner les dominations routinières, les jugements tout faits. Cette utopie, Barthes l'esquisse en puisant dans les trésors de la philosophie orientale. A la fin de sa vie, il s'en inspire pour forger une catégorie qu'il nomme le « Neutre ». Par là, il désigne ce lieu où l'on refuse de choisir un terme contre un autre, où l'arrogance se trouve suspendue. « *Je réunis sous le nom d'arrogance tous les "gestes" (de parole) qui constituent des discours d'intimidation, de sujétion, de domination, d'assertion, de superbe* », résume le professeur au Collège de France.

Quand il fait son entrée dans la prestigieuse institution parisienne, en 1977, Barthes se présente comme un « *sujet incertain* », dont l'ambition est de remettre le langage en mouvement. Il voudrait bâtir une parole à la fois enseignante et « *hors pouvoir* ». Né dans un milieu modeste, pupille de la nation, Barthes avait dû interrompre ses études avant le bac, quand il fut frappé par la tuberculose. Ni normalien, ni agrégé, ni docteur, il s'est toujours considéré comme un « *sujet impur* » au sein de l'université. Ayant à cœur de retourner cette marginalité en originalité, il a voulu perturber les cadres de l'institution en faisant de l'enseignement une échappée belle, ouverte à la multiplicité des trajectoires, guidée par un maître sans maîtrise.

Roland Barthes casse les clichés – Le Monde, 26.08.2020. Disponible en : https://www.lemonde.fr/series-d-ete/article/2020/08/28/roland-barthes-casse-les-cliches_6050245_3451060.html Accès en 06.09.2020

Article réservé à nos abonnés **Lire aussi** [Portrait du sémiologue en artiste](#)

Cette façon de voir éclaire la relation douloureuse que Barthes entretient avec les espaces où s'accusent les lignes de force idéologiques, à commencer par les arènes médiatiques et politiques. Bien que ses œuvres soient remplies d'entretiens accordés à différents journaux, du *Monde* à *L'Express* en passant par *Playboy*, l'auteur du *Grain de la voix* (Seuil, 1981) témoigne de son malaise face à cet exercice. « *Toute question fait de moi un rat piégé* », affirme le sémiologue, qui reproche au pouvoir médiatique d'écraser la nuance en privilégiant des logiques binaires (pour/contre, ami/ennemi...). Malheur à qui refuserait de prendre parti ! « *Le journaliste : une sorte de flic qui vous aime bien, qui vous veut du bien puisqu'il vous donne la parole et vous ouvre la publicité* », grince Barthes à la fin de sa vie, furieux que la presse veuille l'obliger à commenter la moindre péripétie politique.

FLORENCE WOJTYCZKA

Cette démarche lui est d'autant plus insupportable qu'il considère la scène politique comme le lieu de la bêtise. Quand il dit cela, il pense d'abord à la démagogie d'extrême droite, comme en attestent ses articles consacrés au poujadisme, cette manière de « *décréter néant tout ce qui risque de substituer l'explication à la riposte* ». Lycéen au moment des émeutes du 6 février 1934, Barthes a été marqué par l'engagement antifasciste de sa jeunesse.

A ses yeux, néanmoins, la bêtise n'est en aucun cas réservée à un parti, elle est constitutive de toute prose militante en tant que langage-ventouse, qui vous colle à la peau jusqu'à la paralysie : « *Quand un ensemble de positions paraissent se réifier (...), j'ai envie d'aller ailleurs*, confie-t-il en 1977. *Et c'est en cela que je pourrais me reconnaître comme un intellectuel ; la fonction de l'intellectuel étant d'aller toujours ailleurs quand "ça prend"*. » Ces mots expliquent pourquoi Barthes ne s'est pas joint aux manifestations de Mai 68. Et aussi pourquoi il a refusé, huit ans plus tôt, de signer le « Manifeste des 121 », qui prônait la désobéissance militaire en Algérie.

Une espérance d'émancipation

Admirateur de Jaurès et sympathisant de la gauche non communiste lorsqu'il était étudiant, Barthes est certes solidaire des mobilisations indépendantistes. Pour lui, le Neutre n'est pas synonyme de pantalonnade ! C'est une valeur active qui exclut tout ce qui est systématique, et donc aussi de rester systématiquement en retrait. Pour s'en convaincre, on lira ses textes sur l'imaginaire colonialiste, et notamment la « *grammaire africaine* » de l'Etat français. Son effort de décryptage affiche clairement une volonté politique, ou en tout cas une espérance d'émancipation : pour inventer d'autres manières de vivre ensemble, il vise à réunir les idéaux du révolutionnaire Karl Marx (changer le monde) et du poète Stéphane Mallarmé (changer la langue).

Lire aussi, au centenaire de sa naissance (2015) : [Clarté de Barthes](#)

Roland Barthes casse les clichés – Le Monde, 26.08.2020. Disponible en :

https://www.lemonde.fr/series-d-ete/article/2020/08/28/roland-barthes-casse-les-cliches_6050245_3451060.html Accès en 06.09.2020

Mais, précisément, le combat de Barthes consiste d'abord à traquer le pouvoir à même la langue. Pas question, pour lui, de se laisser enrégimenter par un discours qui pourrait lui-même devenir hégémonique et figé : « *Je parlais un jour avec un ami qui me disait qu'en italien "casé" se dit "sistemato". J'avais trouvé ça très bien qu'au lieu de dire : "Untel est casé", "Untel est marié", on puisse l'imaginer "systémé", pris dans un système...* », s'amusa Barthes peu après avoir publié *Fragments d'un discours amoureux*.

Ce livre, on s'en souvient, relève du soliloque : avant d'être imprimé, son texte a été élaboré à voix haute au cours d'un séminaire. Si l'on ajoute que le premier maître de Barthes fut non pas un théoricien mais un chanteur, le baryton [Charles Panzéra](#), on comprendra que le contraire du systématisme, ici, c'est l'amour rythmé de la nuance. Pour le sujet du désir comme pour celui de la rébellion, il s'agit de trouver le bon tempo, celui qui permet de se laisser bousculer par les « bouffées » afin de contourner les « briques ».

A ceux qui verraient là une façon de se défilier, Barthes oppose ces mots publiés dans *Le Monde* lors de son retour de Chine : « *N'est-ce pas finalement une piètre idée du politique que de penser qu'il ne peut advenir au langage que sous la forme d'un discours directement politique ? L'intellectuel (ou l'écrivain) n'a pas de lieu – ou ce lieu n'est autre que l'Indirect : c'est à cette utopie que j'ai essayé de donner un discours juste(musicalement).* » Telle serait la vibrante leçon de Barthes : la hardiesse est une délicatesse, et la bravoure vaut le détour.